

folio  
POLICIER

DOOA

Rétiaire(s)



folio  
POLICIER



# DOA

Rétraire(s)



DOA

## Rétiaire(s)

D'après une histoire originale de  
Michaël Souhaité & DOA

Gallimard

DOA est romancier et scénariste. Lecteur compulsif sur le tard, auteur pour le moment, il aime aussi le cinéma, la BD, David Bowie, la musique électronique, les Robustos et les Gran Panatelas. Lauréat du Grand Prix de littérature policière en 2007 pour *Citoyens clandestins* et en 2011 pour *L'honorable société* (coécrit avec Dominique Manotti), et du prix Mystère de la critique en 2016 pour *Pukhtu : Primo*, il signe son grand retour avec *Rétiaire(s)*.

RÉTIAIRE : n.m. (latin, *retiarus*, de *rete*, le filet), gladiateur romain sans cuirasse, armé d'un trident, d'un poignard et d'un grand filet de pêche, qu'il s'efforçait de jeter sur son adversaire, le Mirmillon.

(source : dictionnaire Larousse)



Cher Élie,

Le malheur en tout ceci, c'est qu'il n'y a pas de « peuple » au sens touchant où vous l'entendez, il n'y a que des exploiters et des exploités, et chaque exploité ne demande qu'à devenir exploitateur. Il ne comprend pas autre chose.

LOUIS-FERDINAND CÉLINE

*« Lettre à Élie Faure », juillet  
1935*

De l'air, de l'air pour que je puisse satisfaire  
L'envie qui me ronge (et me plonge) dans une  
colère noire

Quoi ? Moi ? Jeter l'éponge ? Mais ça va pas ?  
Ma raison d'être est là ! Underground jusqu'au  
trépas.

SUPRÊME NTM

*Popopop, « Paris sous les  
bombes »*

## *Prologue*

« HADJAJ ! »

Ce cri, il tétanise. Dans le décor souterrain corseté de béton où la scène se joue, tous se figent. Malgré les moteurs, les claquements de portes, les conversations, les ordres aboyés et la réverbération chthonienne du tintamarre matinal, chacun est pris aux tripes par la puissance du hurlement.

Par sa haine.

C'est un homme de grande taille, large d'épaules, qui a tonné de la voix. Il a un visage carré aux saillies émoussées et sa petite quarantaine a, depuis longtemps déjà, des allures de cinquantaine ; les dernières semaines n'ont fait qu'ajouter à cette usure prématurée.

L'instant d'avant le cri, personne ne faisait attention à lui. À part un collègue surpris de le trouver dans les sous-sols du 36, rue du Bastion – le nouveau 36 –, appuyé contre un mur, clope au bec, l'œil attentif au ballet des fourgons. Le collègue s'est approché. *Théo ? Déjà rentré ?* Un sourire déformait son masque chirurgical et son bras amorçait un ridicule salut du coude, façon geste barrière.

*Théo* ne lui a pas répondu. Il a juste écrasé sa cigarette et dépassé son interlocuteur en lâchant un *Va chercher mon taulier*. Ensuite, le regard droit devant, *Théo* a rugi.

« HADJAJ ! »

Fonctionnaires de la pénitencière, policiers, gendarmes, prévenus, détenus, tous donc se sont figés. Certains se sont retournés. Le fameux Hadjaj était de ceux-là. Et lui, comme les autres, a mis quelques secondes à comprendre. Quelques secondes. Assez pour reconnaître *le fils de pute* qui l'a serré. Trop pour faire quoi que ce soit. Quelques secondes pour quelques

pas. Pour que Théo puisse dégainer son Glock, tendre le bras, viser. La gueule.

« HADJAJ ! »

De peu, le cri précède le tir. À *bout touchant* diront sans doute les expertises médico-légales. Hadjaj, Nourredine, né aux Lilas le 7 avril 1989 et défavorablement connu des services de police, s'effondre. Son visage, un masque grotesque, sanguinolent et cabossé.

Les larmes aux yeux, son meurtrier rigole. Dernier crachat sur le cadavre et le pistolet remonte, file vers sa bouche ouverte.

Théo mange son canon.

## *Interlude*

Juan Evo Morales Ayma, dit Evo Morales, est devenu président de la Bolivie en 2005. Il est resté aux affaires trois mandats durant, avant d'être poussé à la démission en 2019, à l'issue d'une quatrième élection entachée d'irrégularités, ayant déclenché partout dans son pays manifestations et violences. L'homme avait pourtant tout pour plaire : indigène de la tribu des Aymaras, né dans une famille modeste, joueur de football, sport ontologiquement populaire – populiste ? –, avant de devenir humble *cocalero*, un cultivateur de coca, cet important marqueur culturel des régions andines, puis syndicaliste, puis secrétaire général de la plus puissante organisation professionnelle d'exploitants de la susmentionnée coca, et enfin fondateur du Movimiento al Socialismo, le Mouvement vers le socialisme.

Tout pour plaire, mais alors tout. Sur le papier.

Peut-être aurait-il fallu commencer à se méfier quand Morales a inauguré son règne par un acte fort, en changeant le nom de sa patrie – lui retirant au passage son statut de république –, rebaptisée État plurinational de Bolivie. Cette altération, portée a priori par un élan de générosité visant à reconnaître l'existence et l'importance d'autochtones jusque-là opprimés ou, à tout le moins, relégués aux oubliettes, introduisait symboliquement division et dissension entre les Boliviens, renvoyés à leur appartenance à *des nations, pluri-, plusieurs*, donc à leurs différences.

Méditer sur les diverses pistes de réflexion législatives lancées à partir de 2005 et la formation d'une assemblée constituante, puis validées par référendum à la suite de campagnes totalement démagogiques, se serait de même révélé fort utile. Réfléchir, par exemple, à la modification du nombre maximum de mandats présidentiels autorisés, opportunément relevé de un à

deux à la veille d'un nouveau scrutin, ou encore, dans un autre registre, à la sanctuarisation de la coca dans la Constitution. Imagine-t-on le Maroc couvrir d'une façon aussi officiellement politique le cannabis, ou la France procéder ainsi avec la vigne, dont l'exploitation est pourtant casher, au nom *du patrimoine culturel, de la biodiversité et de la cohésion sociale, avec une industrialisation et un commerce protégés par l'État*, tel que cela est énoncé dans l'article 384 de la Constitución Política del Estado bolivienne du 7 février 2009 ?

Il aurait également été avisé d'accorder une plus grande attention à ceux qui, bien avant son accession au sommet de l'État, accusaient déjà Evo Morales d'être soutenu par des intérêts mafieux, en l'occurrence des cartels de *narcos* – de la coca à la *coke*, le pas est vite franchi, surtout quand les formes ancestrales de consommation de la petite feuille verte aux vertus stimulantes ne suffisent pas à absorber la production locale. On l'a aussi associé à des guérilleros peu *love* et certainement pas *peace*, tels les Péruviens du Sendero Luminoso – le Pérou, deuxième producteur de cocaïne des Andes – ou les Forces armées révolutionnaires de Colombie, elles-mêmes largement impliquées dans un certain nombre d'activités criminelles allant du racket au kidnapping, en passant par le trafic de drogue, encore.

Quoi qu'il en soit, les indices d'une dérive autocratique et délinquante du premier chef d'État *indio* de l'histoire sud-américaine – et, pour les mauvaises langues, du premier *dealer* à accéder à de telles responsabilités – se sont multipliés après son mandat initial.

En 2014 tout d'abord, il y a eu les justifications avancées pour rompre avec une promesse faite en 2008 de ne pas briguer plus de deux présidences, conformément au nouveau cadre politico-juridique du pays, pourtant voulu par lui. La sarabande, il fallait s'y attendre, est repartie en 2018, avec la tentative de changer une nouvelle fois le droit constitutionnel

dans le but de faire sauter définitivement tous les verrous et de conserver le pouvoir ; une manœuvre vieille comme le monde.

Il y a également eu l'érection, terme ô combien approprié, dans le centre historique de La Paz, la capitale, où les immeubles dépassent rarement cinq étages, d'une tour gouvernementale de cent vingt mètres de haut baptisée Grande Maison du peuple. Éclairée la nuit comme un Macumba Club de province et rapidement surnommée Evo Palace par les jaloux, *el presidente* y disposait de tous les outils de saine gestion indispensables au redressement d'un État aussi pauvre et fragile que la Bolivie : appartement de fonction de mille mètres carrés, sauna, jacuzzi, salle de massage, sans oublier l'héliport, sur le toit, juste au-dessus de la chambre du *boss*, pour le cas où il aurait fallu la jouer fuite de Varennes.

On pourrait aussi citer la mise à la porte, en 2008, de la Drug Enforcement Administration, la fameuse DEA, au nom du rejet, pas tout à fait injustifié, d'un impérialisme *yanqui* qui a fait des ravages dans cette partie du monde. Un écran de fumée qui en vaut un autre, laissant les coudées franches au Héros mondial de la Terre-mère – un des surnoms d'Evo Morales, ça pète quand même plus que Jupiter – pour mieux s'assurer de l'intégrité, de l'efficacité et surtout de la docilité de sa police et, profitant du statut nouvellement acquis de la coca dans la loi, étendre par une succession de décrets les surfaces d'exploitation autorisées. Quelques esprits chagrins se sont, à ce propos, étonnés du fait que la variété d'érythroxyllacée cultivée dans ces nouvelles zones, apparue au début des années 1950 seulement dans le Chapare, terre d'adoption de la famille de l'héroïque Morales, n'a plus grand-chose à voir avec celle originaire des Yungas, la vraie, mastiquée depuis des siècles dans les Andes. Il faut dire que cette dernière, beaucoup moins amère, cumule les gros défauts d'être à la fois très peu chargée en alcaloïde, le truc qui rend super fort et super parano, et deux fois moins productive à l'hectare. Combinés à une absence totale de contrôle de l'activité des marchés régionaux officiels de la coca, où les producteurs

sont pourtant censés écouler l'intégralité de leurs récoltes, cette augmentation des superficies et le changement de plante expliquent sans doute en grande partie pourquoi la Bolivie n'a jamais refourgué autant de came au reste du monde que depuis l'avènement de ce brave Evo.

Sans compter que les copains trafiquants du Pérou voisin utilisent de plus en plus l'État plurinational comme zone de transit pour leur propre marchandise.

Le Pérou, où vit une importante diaspora croate.

Enfin, diaspora, le terme est quelque peu déplacé. Parce que cette *diaspora*-là, quand elle est arrivée, marchait dans les pas d'une autre, germanique, qui cherchait à se faire oublier et a essaimé dans toute l'Amérique du Sud, à partir de l'Argentine, dès les années 1950. Composée essentiellement d'anciens nazis, dont pas mal de cadres SS, on trouvait en son sein quelques vedettes du crime contre l'humanité, notion fort nouvelle à l'époque, imaginée par les esprits retors et vindicatifs d'Alliés pourtant sortis vainqueurs de la Seconde Guerre mondiale.

Nos Croates d'alors, pour la plupart *oustachis* – francisation d'un mot qui veut dire insurgés dans leur langue natale –, n'avaient eux aussi qu'une seule idée en tête, survivre, tout simplement ; et de criminel de guerre à criminel tout court, quand nécessité fait loi, il y a encore moins de chemin à parcourir que de la mastication à l'insufflation. C'est ainsi que l'une des nombreuses familles débarquées à Buenos Aires en 1947, la famille Kuzmić, originaire de Zagreb comme son *Poglavnik* adoré, le suprême chef Ante Pavelić, s'est refait la cerise en migrant au fil des ans vers le nord, toujours plus, jusqu'à l'Alto Huallaga. Au Pérou, donc. Là-bas, l'habitus contre-insurrectionnel d'une partie de ses représentants les plus âgés a pu être recyclé par le pouvoir en place, confronté dans cette région à la guérilla illuminée d'un certain Sentier communiste. Tout en servant ses propres intérêts financiers.

Ibro Kuzmić est l'un des nombreux petits-enfants de cette sanguinaire dynastie. À l'étroit dans l'organisation péruvienne du *business* familial, éternelle malédiction des puînés, il a longtemps été à l'affût de quelque opportunité à l'étranger.

La Bolivie étant devenue, ces dernières années, un territoire intéressant pour qui cherche à faire fortune sans se préoccuper de légalité ou de morale, le pragmatique Ibro, peu enclin à se formaliser d'un discours philosophico-politique officiel a priori très éloigné des convictions de ses aïeux, et convaincu du grand pouvoir rassembleur du dieu fric, y a rapidement trouvé des interlocuteurs tout aussi terre à terre et motivés que lui. De petits coups en *deals* plus ambitieux, il a su constituer un réseau solide, efficace, international, et se trouve sur le point de réaliser sa plus grosse affaire à ce jour.

Après plusieurs galops d'essai effectués avec des quantités moyennes, quelques dizaines à quelques centaines de kilos, destinés à tester ses nouvelles filières vers l'Europe, Ibro et ses complices locaux ont, à la mi-décembre 2020, caché 3,7 tonnes d'une bolivienne pure à 95 % au milieu d'une cargaison de soja, avant d'envoyer le tout voguer sur la grande autoroute fluviale formée, entre l'État plurinational et l'Argentine, par les fleuves Paraguay et Paraná.

Date d'arrivée prévue à Buenos Aires, quatrième port de fret d'Amérique du Sud : le 5 janvier 2021.

I

# 1

Le ministère de l'Intérieur a commencé à déménager des pans entiers de son administration à Nanterre au début des années 1990. À l'ombre de la Défense et de son horizon vertical d'acier et de verre, par-delà les cimetières de Puteaux et de Neuilly, il a installé, rue des Trois-Fontanot, perspective minérale au tracé soviétique, quelques-unes des unités centrales et des sous-directions de sa DCPJ <sup>1</sup>. D'abord au 103, puis au 101 et, depuis 2014, au numéro 106, dont le dernier étage est occupé par l'Office anti-stupéfiants.

Le service a fait, sous son ancien nom de baptême, OCRTIS, l'objet de nombreuses citations dans des morceaux de rap à la gloire des dealers et, plus récemment, dans les gros titres des journaux. Cette attention médiatique lui a valu d'être décapité, puis en partie éviscéré, pour faire de la place à un effectif plus vert, mais aussi plus magistrat – un poil – plus douanier – guère mieux – et surtout plus gendarme, avant d'être ripoliné en OFAST début 2020.

Amélie Vasseur était dans le contingent de militaires ayant rejoint le *nouvel office*. Peu avant ses trente ans, elle a ainsi quitté la section de recherche de Marseille, où elle trimait déjà sur la matière stups, la tête pleine de rêves de promotion, de capitale, de compétence nationale, de moyens et de chasse au gros gibier.

Mais il en va des rêves comme des promesses, ils inspirent et engagent seulement ceux qui veulent y croire.

À son arrivée en décembre 2019, juste avant le changement de sigle, Amélie a découvert des locaux excentrés, vétustes, sous-dimensionnés et peu adaptés aux enjeux de la lutte anti-drogue, hantés par des fonctionnaires au moral plombé. Dans les couloirs gris aux faux plafonds techniques qui pèsent sur les épaules, on entendait alors fréquemment les vieux de la vieille soupirer et répéter ad nauseam que c'était mieux avant. Un an plus tard, c'est toujours la même rengaine. Même si beaucoup d'anciens ont déjà pris le large.

Ou sont sur le point de le faire.

Le commandant Marc Pison, dont Amélie a été l'adjointe depuis son affectation au service, fait partie de ceux-là. Il quitte la police nationale et file vers le Sud pour une sinécure, du moins l'espère-t-il, de chef de municipale dans une ville moyenne. Pas le mauvais mec, Marc, folklorique comme les *flicards* à veste en cuir peuvent l'être souvent, mais honnête, viscéralement. Racorni par le job, surtout les dernières années, minées par le sentiment d'avoir déjà perdu la guerre ; où l'hypocrisie d'en haut l'a disputé à celle d'en bas, entre une hiérarchie prompte à condamner des méthodes dont elle appréciait pourtant jusque-là tant les exécutants que leurs résultats, flatteurs pour les caméras, et des collègues à la solidarité de façade, toujours à l'affût des restes de ceux que la disgrâce a frappés. Sans parler des magistrats, les meilleurs ennemis de Marc. « Ils sont comme nos clients, les juges, aime-t-il répéter, des ingénus piégés par les méchants *condés*. » Et d'ajouter toujours, monomaniacque, que si la justice consacrait moins de temps à *faire chier les poulets* et s'occupait de punir vraiment les trafiquants et leurs clients, financiers et donc complices de fait du *business* de la drogue, les choses se passeraient autrement.

Amélie l'aime bien, Marc, malgré ses obsessions et ses travers, et c'est un sentiment réciproque. Il a mouillé la chemise pour que la place libérée par son départ revienne à la jeune femme. *Ma dernière belle affaire, le dossier Vasseur*. Une promotion naturelle, méritée – un dû, même, vu le

profil d'Amélie – et dans l'air du temps. Mais meuf et gendarme, à la tête de l'un des six groupes d'enquête de la BNAS, la Brigade nationale anti-stupéfiants, les limiers de la division judiciaire de l'OFAST, cette idée ne plaisait en réalité qu'à lui.

Chose surprenante, l'adversité la plus grande a été manifestée par l'ancienne maison d'Amélie, obsédée par l'occupation de l'espace et la captation de postes habituellement dévolus aux policiers, qui a préféré pousser un pion de plus dans les rangs de l'office. Un homme, pour faire passer la pilule auprès des récalcitrants tentés par les réflexes corporatistes et les coups d'éclat syndicaux.

Encore condamnée à l'anomalie administrative pour un temps incertain, Amélie l'a bien sûr eu mauvaise. D'autant que ce remplacement est, pour une fois, intervenu très vite. Mais ruminer n'est pas dans sa nature, se complaire dans le registre de la victime non plus. Son cul n'est pas un vecteur de promotion, que ce soit en couchant ou en jouant les armes d'intimidation massive. D'ailleurs, le nouveau, un *vieux* capitaine avec quelques procédures spectaculaires à son tableau de chasse, a un profil qui lui plaît, ne serait-ce que parce qu'il a dû cravacher pour quitter le corps des *sous-off* et grimper les échelons. Ça les rapproche un peu.

Didier D'Agorno, c'est le nom du successeur de Marc, a un physique de coureur de fond, sec, tendu. L'expression neutre, ni joviale ni sérieuse, il se tient, en ce début de matinée du mardi 5 janvier 2021, son premier jour, sur le pas de la porte du cagibi vitré qui sépare chef et adjoint de leurs ouailles, à l'extrémité gauche du bureau dévolu aux huit membres du groupe. À ses côtés, le partant ne parvient pas à dissimuler son bonheur.

C'est la première fois depuis son arrivée qu'Amélie voit Marc si joyeux. Tellement content et pressé de dégager qu'il a déjà fait place nette depuis une semaine, laissant uniquement derrière lui un drapeau tricolore et un kakemono frappé du logo de l'office. Des *prises de guerre* chipées à un patron cassant promu ailleurs pour éviter les remous, dans la plus pure

tradition de la haute fonction publique. Tous les dossiers en cours, une douzaine, dont cinq seulement sont véritablement actifs, ont été confiés à Amélie, héritière contrainte et forcée de la responsabilité du tuilage, puisque Marc est, pour sa dernière journée de présence à Nanterre, convoqué à une ultime obligation de service, son pot de départ avec les copains.

« Il est vraiment tout petit, notre nouveau chef vénéré. » Celui qui vient de parler à voix basse s'appelle Jérôme Maillard, dit *la Maille*. Il est rasé comme un légionnaire et trapu comme un joueur de rugby, sport qu'il a pratiqué gamin dans son Sud-Ouest natal et auquel il s'adonne encore avec une équipe de la PJ. *Poulet de grain* issu du corps des gardiens de la paix, il aime raconter des conneries et faire la fête, déteste l'orthographe et la procédure, qui le lui rendent bien, mais possède, sous ses airs de branleur, un sang-froid et un courage à toute épreuve. Quand ça dévisse, c'est le genre de collègue que l'on veut avoir avec soi. « Franchement, tu le trouves pas tout petit, toi ? » La Maille, qui martyrise un chewing-gum, s'est penché discrètement vers Dominique Rickert, son voisin.

Dom, pour les intimes, est assis derrière son bureau, au fond à droite de leur *open space* très encombré. En face du bocal des cadres. Grand sinueux aux cheveux bouclés, le maréchal des logis-chef Rickert, originaire de Strasbourg, est un pur produit de la gendarmerie, aussi carré et méticuleux que la Maille, son meilleur pote après deux ans d'office, est bordélique.

Amélie, appuyée contre une armoire métallique, est debout derrière eux, à côté des autres fonctionnaires du groupe, exceptionnellement tous présents aujourd'hui. D'une oreille distraite, elle écoute le discours final de Pison, débité sans conviction, tout en se disant que oui, c'est vrai, D'Agorno n'est clairement pas tombé dans la marmite à géants, et qu'elle le dépasse facile de cinq centimètres ; elle-même n'étant déjà pas au format basketteuse, avec son mètre soixante-neuf et ses cinquante kilos toute mouillée.

« Petit. Et teigneux à en croire radio Davout. » Dom fait référence à la SR de Paris, d'où arrive D'Agorno, domiciliée boulevard Davout dans le 20<sup>e</sup> arrondissement. « Petit Pitbull, ils l'ont baptisé. Je me demande si c'est pas pour ça qu'on nous l'a refourgué.

— Vu sa taille et sa mine, il me fait plutôt penser à un bigorneau, pouffe la Maille, petit, gris, qui résiste à tout accroché à son rocher. En plus, ça rime, D'Agorno, bigorneau. » Il se marre. « D'Agorno le bigorneau. »

Dom ne peut se retenir de ricaner au moment précis où D'Agorno, justement, prend enfin la parole.

« La ferme vous deux, j'entends rien », siffle Amélie entre ses dents.

« Rien à foutre de son baratin. » La Maille fait exploser une bulle de chewing-gum. « Ancien chef vénéré, nouveau chef vénéré, tous pareils. »

Amélie va répliquer d'un *merci pour elle* ironique quand son smartphone se met à vibrer dans sa poche. Elle jette un œil à l'écran, voit le nom qui s'affiche, *JIRS Arostéguy*, regarde l'horloge digitale du mobile, neuf heures dix-huit, pense *On a rendez-vous dans une heure et demie, pourquoi elle m'appelle ?* puis *Problème ?* et, tout en décrochant, quitte le bureau. « Madame. » En réaction à la voix hachée, méconnaissable, de son interlocutrice, signe avant-coureur de catastrophe, Amélie ne peut s'empêcher d'ajouter un très formel *Le juge*.

Rien d'autre, elle n'a pas le temps.

Au bout du fil, la magistrate de la JIRS Paris est hors d'elle. Entre deux fulminations, elle lâche néanmoins des bribes d'informations, *36, Lasbleiz, témoin clé, mort*. Tout en faisant les cent pas dans le couloir, Amélie sent sa propre colère grandir à mesure qu'elle saisit l'énormité de la nouvelle. Une demi-heure plus tôt, Théo Lasbleiz, commandant de police de la PJ PP, a exécuté un trafiquant de moyenne envergure nommé Nourredine Hadjaj, cible OFAST figurant dans plusieurs dossiers instruits par le juge Arostéguy. Qui s'apprêtait à balancer certains de ses anciens complices. Et au moins *un enculé de flic*, dixit feu le susnommé Hadjaj. L'incident a eu

lieu devant l'accueil de l'antenne de détention du tribunal judiciaire. Sous les yeux de plusieurs dizaines de personnes.

*Pu. Tain.*

Amélie a stoppé net à la hauteur de l'imprimante commune à tous les fonctionnaires de la BNAS. Sur l'appareil, négligé, se languit un procès-verbal de surveillance rédigé par le chef de l'un des autres groupes et dont le contenu, théoriquement confidentiel, est ainsi exposé à l'indiscrétion du premier touriste croisant dans les parages – un journaliste, par exemple, les patrons aiment les recevoir, parfois sans prévenir, ou simplement un membre du personnel d'entretien, dont on ne peut exclure que l'un ou l'autre soit payé par les *clients* potentiels de l'OFAST. Ça ne se produit pas souvent, certes, mais ce n'est pas totalement inédit non plus. Ce dilettantisme en matière de préservation du secret et de sécurité opérationnelle agace les gendarmes de l'office, et ce d'autant plus que la machine est dotée d'un pavé alphanumérique permettant de retarder la sortie d'un document jusqu'à la composition d'un code personnel. Il faut juste ne pas avoir la flemme de recourir à cette option.

*Enculé de flic.*

Amélie s'empare rageusement des feuilles et effectue un demi-tour.

Au téléphone, le juge, dont l'exaspération ne faiblit pas, poursuit son monologue en disant que Lasbleiz a ensuite tenté de mettre fin à ses jours mais qu'il en a été empêché *in extremis* par *un type* de la pénitencière.

« Il est où, là ? »

... *Dans les locaux de la Crim', il attend le procureur de permanence.*

« On fait quoi ? »

... *Je ne sais pas. Pas encore.*

Un temps.

... *Le nouveau est là ?*

« Oui. »

... *Alors suggérez-lui de venir discuter.*

Amélie raccroche. Dans le couloir, un policier est en train de vider des cartons de champagne, de vin et de bière achetés pour la petite fête prévue tout à l'heure en l'honneur de Marc. Elle lui balance le PV à la gueule et s'éloigne vers le bureau de son groupe. Dans son dos, elle entend un *Quoi, merde ?* surpris et courroucé. « Dis à ton chef de pas laisser traîner ses affaires, ça fait désordre. »

La main approche de son visage. Elle tient un pistolet. Gros plan sur le canon au diamètre conséquent. Il se raidit, plus surpris qu'effrayé, et pense immédiatement à un 11.43. Chose étrange, ce n'est pas cela qui retient son attention, mais le latex bleu dont le doigt passé dans le pontet et ceux qui enserrant la poignée sont recouverts. Derrière, floue, une silhouette noire dans l'obscurité du couloir. Il y a un intrus, ganté, armé, dans sa maison, la nuit. Il ne devrait pas être surpris après toutes ces années, pourtant c'est le cas. Ces choses-là ne devraient pas se passer. Il y a tant de choses qui ne devraient pas se passer. Plus rien ni personne n'est à l'abri. Et ça le fout en rogne.

Une porte gémit.

Le 11.43 file en direction du grincement dans un geste réflexe. C'est à cet instant-là que la trouille submerge Théo et lui aussi, sans réfléchir, réagit. Pour intercepter le bras meurtrier. Détonation. Bruit de chute sur le parquet, mais léger, un objet pas trop lourd. Sur le moment, Théo n'a pas conscience de l'entendre mais son cerveau l'enregistre quand même. Il s'en souviendra plus tard, pour son plus grand malheur. Là, il est ailleurs. Il se bat pour leur survie à tous les trois.

Derrière une porte, il y a des voix. Familières. Luciana et Gio ? Ou Luciana et Malik ? *Malik*. Dans ces voix, il perçoit de la détresse, de la colère. Ce sont les voix de personnes frustrées de ne pas pouvoir entrer. De ne pas pouvoir *Le voir*. Théo pense *Vous ne pouvez pas* et *Ils font juste leur boulot*. Autour de lui, des types vont et viennent. Des collègues. Il est dans

un bureau de flics. Ils s'énervent du ramdam à l'extérieur. Ils ont l'air soucieux.

S'il était capable de prendre du recul, s'il possédait ne serait-ce qu'une once d'énergie pour le faire, Théo ressentirait sans doute de la pitié pour eux, qui étaient de permanence à la brigade criminelle ce matin. Ils sont désormais chargés de son affaire. Merdique. Et il aurait pitié de leurs copains, également de la Crim', responsables de l'autre dossier dans lequel Théo est déjà impliqué, cette fois comme victime, qui vont faire la gueule. À raison. Et il penserait aussi aux mecs de son groupe, là-dehors, derrière la porte, parmi lesquels se trouvent de vrais amis. Luciana Rey. Georges, dit Giorgio ou Gio, Massard. Malik Zikri. Et à tous les fonctionnaires de la BSI <sup>2</sup>, du 36 même, qui à cause de lui vont se retrouver sous les feux de projecteurs forcément malintentionnés, visés par les sentences aussi définitives que démagos du café du commerce politico-médiatique. Et à son taulier, et au taulier de son taulier. Même s'ils ne sont pas les patrons de l'année, ils ne méritaient pas que le ciel leur tombe sur la tête.

Mais Théo n'a plus la moindre marge de manœuvre intellectuelle ou psychologique. Il est absent. À lui-même, aux autres. Il voudrait être ailleurs, il voudrait être mort. Il devrait être mort. Ça l'obsède.

Ça et le boucan dans sa caboche.

Détonation.

Petit bruit de chute.

Théo grogne, il s'accroche à la silhouette.

Femme qui crie.

Homme qui répond.

*Ferme ta gueule !*

*Elle est où sa pute ?*

Hommes. Au moins deux, plus la silhouette.

Détonation.

Pas de bruit de chute.

La mâchoire de Théo est douloureuse. On vient de faire lentement pivoter sa tête. Un type en costume gris. Bienveillant quand il pose ses questions. Théo pourrait lui répondre, expliquer qu'il a reçu des coups et craché son arme de service ensuite, qu'il voulait se flinguer. Et pourquoi. Il ne le fait pas. Costume gris dit : « Je vais vous donner quelque chose. Pour retrouver un peu de sérénité, juste ça. Vous êtes d'accord ? » *Psy*. Théo n'est plus au 36. Il pense *Normal* puis *TS*. Il ne reconnaît pas le lieu mais croit savoir où il se trouve. L'infirmierie psychiatrique de la PP. Plusieurs heures ont dû s'écouler. Cinq, peut-être six. Le temps de tout border et de se mettre en branle là-bas, dans le 17<sup>e</sup>, puis de rejoindre le 14<sup>e</sup>, avec la circulation pourrie de Paris, même au deux-tons. *Ça a dû les faire chier*. Théo s'en voudrait presque.

Presque.

Il pense à la raison de sa présence ici. Il pense *Hadjaj*. Il pense *Détonation*. Boucan dans sa tronche. Détonation.

Petit bruit de chute.

Grognements.

Cri. De femme.

Insultes. D'hommes.

Détonation.

Pas de chute.

Insultes. D'hommes.

Détonation.

Douleur.

Théo se casse la gueule. Dans l'escalier. La silhouette avec lui.

Cri. De femme. Sa femme.

En bas.

Insultes. D'hommes.

Détonation.

Le boucan ne quitte plus Théo depuis un mois. Vingt-quatre heures sur vingt-quatre, il occupe son espace mental. Il pollue, délimite les contours de son existence. Limite son existence, la condamne. Après son geste vengeur dans les sous-sols du 36, Théo a voulu le faire taire pour de bon, ce boucan. C'était son plan.

Il est encore là.

Comme les collègues. Dans leur bureau de flics. Familier ce bureau, déjà visité. *Où ?* Dehors, il fait jour. Théo aperçoit la tour en escaliers du TGI. Il connaît cette vue, il avait presque la même. Avec eux, il y a un autre homme. En costume gris. Pas le psy. Plus jeune. *Quand ?* Avec un débit de mitraillette, pas rassuré, l'homme demande : « Il a dit quelque chose ? » Et : « Rien ? » Et : « Vous lui avez signifié le début de sa garde à vue ? Et l'avocat, il est passé ? C'est qui ? » Sans attendre, il enchaîne : « J'ai cosaisi l'IGPN. » *Proc'*. Très jeune. Puis : « Pourquoi il pleure ? » Puis : « Vous me l'emmenez à l'IPPP, on fait ça dans les clous. » Le magistrat sort. Dans le couloir, quelqu'un l'interpelle. Une femme. *Luciana*. Le ton monte. La porte claque.

Détonation.

Petit bruit de chute.

Grognements.

Cri, de femme.

Insultes, d'hommes.

Détonation.

Quelqu'un a tapé du plat de la main. Sur une table. Théo regarde la table, la main. C'est une main d'homme. Qui en prend soin. Il regarde l'homme. Encore un costume gris. Cette fois, dedans, c'est un collègue, ça se sent. Encore un endroit de flics. Mais différent. Pas de fenêtre, vivement éclairé. *Salle d'audition*. Le collègue n'est pas seul. Il y a trois autres policiers avec lui. Deux qu'il reconnaît à leur air soucieux. Le dernier est une dernière. Elle a un regard sévère. Elle dit : « Pensez un peu aux autres,

dites-nous qui vous a balancé l'info pour la convocation de Hadjaj. » Vouvoiement. Un peu hautaine. Pas le même monde. *Commissaire*. Elle ajoute : « On finira par savoir. » *Aux bœufs*. Théo s'entend répliquer *Marrant, personne me demande pourquoi je l'ai fait, juste qui m'a rencardé*. Il s'écoute parler. De loin. Mais au moins il parle, il réagit. Le truc du psy doit faire son effet. Le boucan ne couvre plus sa voix, la rancœur lui redonne de la force.

« Le pourquoi n'est pas notre problème. La Crim' est là pour ça. » La taulière de l'IGPN jette un œil en direction des deux grises mines, soudain très intéressées par leurs chaussures. « Nous. » Elle n'a pas le temps de terminer sa phrase.

« Vous, vous avez besoin de têtes à faire tomber, et vite.

— On trouvera.

— Deux mille fonctionnaires à la PP, ou pas loin, bonne chance. » Théo laisse filer quelques secondes. Les autres aussi. Ils attendent. *Que je crache ma Valda. Enculés*. « Si ça vient de chez nous.

— Chez nous ? » La commissaire sourit.

« Deux mille, long, très long. Vous sauterez avant qu'ils aient fini de me virer pour de bon. »

La main soignée frappe à nouveau le bureau. Moins assurée. Un geste d'agacement, immédiatement regretté. Le boucan ne revient pas, mais Théo se tait quand même. Il n'a plus rien à dire et il est fatigué, faire le malin a épuisé ses dernières réserves. On l'assaille de questions, toujours la même en fait, sous des formes différentes. Ils veulent un nom, un nom de collègue, savoir d'où vient la fuite, qui l'a avisé de la présence de Nourredine Hadjaj, ce matin, au tribunal. Luciana Rey, la dernière à héberger Théo, revient sans cesse dans leur monologue. Pas étonnant. Il ne cède pas. Impression que les heures sont longues comme des jours. *Vous cherchez au mauvais endroit*. Dernière pensée de Théo avant de s'endormir sur sa chaise.

Main gantée. Gros canon. Porte qui grince. Détonation. Chute, légère. Cris et insultes. Détonation. Théo se bat. Insultes et cris. Détonation, douleur, dévale. Sa femme, en bas. Elle hurle. Détonation. Elle tombe. Théo tient toujours le bras armé. Qui ne bouge plus. La silhouette gémit, à moitié assommée. Enfin, il parvient à lui arracher le flingue, tire en arrière au jugé. Dans le noir, on se carapate. Le 11.43 fait souvent cet effet-là, surtout à l'intérieur. Vacarme qui vrille la tête. Théo continue. On le pousse en avant, il s'étale et ça cavale. La silhouette, encore. Dernière cartouche. Elle se perd dans un mur.

Silence.

Théo est seul.

Le temps de s'en rendre compte et, malgré la douleur, il se lève, remonte quatre à quatre au premier. Bruit de chute, léger, il vient de s'en souvenir. Au bout du couloir, une porte est entrouverte. Juste devant, par terre, il y a sa fille, Camille, dix ans. Son visage, un masque grotesque, sanguinolent et cabossé.

Théo sursaute dans sa cellule de garde à vue. Le boucan est revenu. Il gueule.

1. Le lecteur pourra se référer au glossaire se trouvant en fin d'ouvrage pour retrouver les définitions des principaux sigles, termes techniques et vocables, français ou étrangers.

2. Pour rappel, le lecteur pourra se référer au glossaire se trouvant en fin d'ouvrage pour retrouver les définitions des principaux sigles, termes techniques et vocables étrangers.

## REMERCIEMENTS

Mon père est mort cette année, ce roman est le premier de mes livres qu'il ne lira pas. Je pense beaucoup à lui. Et à ma mère.

Merci à Stéfanie Delestré de m'avoir laissé entreprendre le périlleux exercice de refondation littéraire qu'a été ce texte. Et de m'avoir accueilli parmi ses auteurs. Merci également à tous ceux qui, chez Gallimard, aident mes ouvrages à exister dans le vaste monde. Je pense tout particulièrement à Nathalie Poitout et à son commando de *représ* de choc, à Martin Corbasson, le roi de la *couv'*, et à toutes les personnes en charge de la fabrication, du marketing, de l'huile dans les rouages ; Dieu sait qu'il en faut (oui, oui, Maryse D., cela vous concerne aussi).

Merci à Michaël d'avoir accepté de me laisser y aller seul. Et à Ludovic Bottallo, mon nouvel agent, d'avoir déblayé le terrain juridique pour nous.

Une fois de plus, nombreux sont les interlocuteurs qui, pour ce roman, ont tenté de m'éclairer sur leur travail, légal ou pas. Je ne suis pas certain d'avoir toujours tout compris ou illustré de la bonne manière. En revanche, je sais que, dans certains cas, j'ai choisi de noircir exagérément le tableau ou de couper des développements à l'origine présents dans ce projet. Pardon pour toutes ces maladresses, ces outrances et ces omissions. Bertrand Grain, vice-président chargé de l'instruction au Pôle anti-terroriste du Tribunal judiciaire de Paris, Bruno Clément-Petremann, directeur du Centre pénitentiaire de Paris-La Santé et grand adorateur des Clash devant l'éternel, merci de m'avoir reçu et longuement parlé. Jonathan Juchniewicz, chef de service pénitentiaire au Centre pénitentiaire de Paris-La Santé, merci pour le temps passé à me guider entre les murs. Colonel José M., commandant

Nicolas H., merci d'avoir accepté de me rencontrer pour me parler du métier. Idem pour N. A., Y. G. et la Hyène, de l'autre côté du périph'. Nicolas L., merci pour les présentations, Pascal G., Manu P. et Yann G. pour les discussions, C. Muller pour d'autres explications encore.

Merci également à quelques-uns de mes lecteurs *civils*, plus ou moins habituels, Caroline de Mulder, Demet Korkmaz, Christophe Carmona, Alice et Gaël Golhen, Jérôme Cuvelier, Nicolas Minvielle, Frédéric Ronsse, Yves Schiriff.

J'ai consulté de nombreux ouvrages, rapports, documentaires, articles et sites pour réinventer cette intrigue, parmi lesquels j'aimerais attirer l'attention sur : *La guerre des stupés* de Richard Schittly, *18.3* de Pauline Guéna, le méticuleux travail du Contrôleur général des lieux de prévention de liberté et celui de Prison Insider, dernier refuge de Bernard Bolze, fondateur de l'Office international des prisons, l'un des premiers en France à se préoccuper vraiment de ce qui se passe derrière les barreaux.

# QUELQUES PERSONNAGES

## LA LOI

### *Brigade des stupéfiants de Paris :*

Théo LASBLEIZ, commandant de police, chef de groupe.

Luciana REY, capitaine de police, adjointe.

Malik ZIKRI, brigadier-chef.

Georges MASSARD, dit *Gio*, brigadier-chef.

### *OFAST — Groupe D'Agorno de la BNAS :*

Didier d'AGORNO, dit *Dédé*, capitaine de gendarmerie, chef de groupe  
(succ. Marc PISON).

Amélie VASSEUR, capitaine de gendarmerie, adjointe.

Dominique RICKERT, dit *Dom*, maréchal des logis-chef de la gendarmerie,  
enquêteur.

Jérôme MAILLARD, dit *la Maille*, brigadier-chef de police, enquêteur.

Nabil BENTOUMI, dit *Bentoumou*, brigadier de police, enquêteur,  
syndicaliste.

### *JIRS Paris :*

Diane AROSTÉGUY, vice-présidente chargée de l'instruction.

## LE CRIME

*Clan Cerda :*

Michel CERDA, dit *Poune*, fils aîné de Léonard Cerda.

Jean-Marie CERDA, dit *le Forain*, fils de Léonard Cerda.

Marc CERDA, dit *Marco*, fils cadet de Léonard Cerda.

Angèle CERDA, épouse de Marc Cerda, mère d'Éric et Manuel.

Éric CERDA, dit *Rico*, fils aîné de Marc et Angèle Cerda.

Manuel CERDA, dit *Manu*, fils cadet de Marc et Angèle Cerda.

Falak OJJEH, maîtresse de Marc Cerda, mère de Mohamed.

Mohamed CERDA, dit *Momo* ou *Mo*, fils de Marc Cerda et Falak Ojeh.

Lola CERDA, fille d'Éric Cerda et Annelise Mayer.

Youri et Nanosh STOIAN, dits les *Gipsy Kings* ou les *Jumeaux*, tueurs du clan Cerda.

Jacky VIDAL, homme de main du clan Cerda.

Farès JELLOULI, homme de main du clan Cerda.

*Autres :*

Nourredine HADJAJ, ex-lieutenant du clan Cerda.

Sirine BOUHAFS, ex de Nourredine Hadjaj, régulière de Manuel Cerda.

Ibro KUZMIĆ, trafiquant de drogue croate basé en Bolivie.

Enes HAMIDOVIĆ, trafiquant de drogue bosniaque basé à Marseille.

Abdelhamid ZARAGOZI, dit *le Français* ou *AZF* ou *Burger King*, trafiquant de drogue.

Fraco MORÓN, dit *La Saeta* (la Flèche), trafiquant de drogue, chef du gang Los Cadenas.

Albano MORÓN, frère cadet de Fraco Morón, numéro deux du gang Los Cadenas.

SAM, lieutenant du gang Los Cadenas.

## GLOSSAIRE

**36** ou parfois *Bastion*, siège de la DRPJ Paris, sis au 36, rue du Bastion dans le 17<sup>e</sup> arrondissement, et anciennement situé au 36, quai des Orfèvres dans le 1<sup>er</sup>.

**AD** à disposition en jargon militaire, tranquillou bilou, par extension, la bride sur le cou.

**APHP** Assistance publique-Hôpitaux de Paris.

**AQMI** Al-Qaïda au Maghreb islamique.

**Askip** à ce qu'il paraît.

**Ayya** aya, aïa, hia, hilla, hiya, variété de haschisch marocain, réputée de grande qualité.

**Balourde** carte SIM, *Subscriber identity / identification module*.

**Baqueux** policier de la BAC (Brigade anti-criminalité).

**BCS** Bureau central des sources.

**Beïdane** Maure Blanc, berbère ou arabo-berbère.

**Belek** attention.

**BNAS** Brigade nationale anti-stupéfiants, composante de la Division judiciaire de l'OFAST.

**Boule** cul.

**BRB** Brigade de répression du banditisme.

**BSP** Brigade des stups, ou Stups, de la DRPJ Paris.

<b>DCPJ</b>	Direction centrale de la police judiciaire.
<b>DEA</b>	Drug Enforcement Administration.
<b>Dead</b>	mort, par extension, tuer.
<b>DGGN</b>	Direction générale de la gendarmerie nationale.
<b>DOPC</b>	Direction de l'ordre public et de la circulation.
<b>Doré</b>	joint, pétard, zbar, bédot.
<b>DRPJ</b>	Direction régionale de la police judiciaire.
	École nationale supérieure des officiers de police, anciennement
<b>ENSOP</b>	École nationale supérieure de la police, installée à Cannes-Écluse.
<b>Fafs</b>	papiers d'identité.
<b>Flic</b>	schmitt, condé, keuf, poulet, bleu, policier, dèk.
<b>FNOS</b>	Fichier national des objectifs en matière de stupéfiants.
<b>Foncéder</b>	défoncer.
<b>Four</b>	lieu de vente de drogue.
<b>GAO</b>	Groupe d'appui opérationnel de l'OFAST.
<b>GIA</b>	Groupe islamique armé.
<b>GSPC</b>	Groupe salafiste de prédication et de combat.
<b>Hataï</b>	<i>pédé</i> en arabe, chbeb, dèp.
<b>Ièp</b>	pied.
<b>IGPN</b>	Inspection générale de la police nationale, la police des polices, les bœuf-carottes, les bœufs.

**JIRS** Juridiction interrégionale spécialisée, regroupement de magistrats du parquet et de l'instruction pour traiter les affaires complexes.

**Kèner** niquer.

**Keubla** black, renoi, noir.

**Keud** que dalle.

**Kho** frère, khey.

**Kichta** liasse de billets, argent liquide.

**Loger** localiser.

**Moulaga** argent et/ou shit, moula.

**Munes** munitions.

**OCRTIS** Office central pour la répression du trafic illicite des stupéfiants, ancien nom de l'OFAST.

**OFAST** Office anti-stupéfiants.

**Oim** moi.

**OPJ** Officier de police judiciaire.

**Ops** opérationnel.

**QB** Quartier bas, à la Santé.

**QD** Quartier disciplinaire, à la Santé.

**QH** Quartier haut, à la Santé.

**QPR** Quartier de prise en charge de la radicalisation

**PJ** Police judiciaire.

**Pourrave**

	pourri.
<b>PP</b>	Préfecture de police de Paris.
<b>Prod'</b>	produit, stupéfiants.
<b>PV</b>	Procès-verbal.
<b>Reubeu</b>	Arabe, Maghrébin, beur.
<b>Reum</b>	mère, daronne.
<b>Seum</b>	colère, haine.
<b>SIAT</b>	Service interministériel d'assistance technique.
<b>SR</b>	Section de recherches de la gendarmerie nationale.
<b>Tacos</b>	taxi.
<b>Taqîya</b>	art de dissimuler sa foi dans l'islam sunnite, double discours.
<b>Tèje</b>	jeter.
<b>Teub</b>	bite.
<b>Teubé</b>	bête.
<b>TJ</b>	Tribunal judiciaire de Paris.
<b>TP</b>	temps plein.
<b>Tonton</b>	indicateur, indic, balance, source, pour les services de police.
<b>UDYCO</b>	Unidad de droga y crimen organizado.
<b>UPR</b>	Unité permanente de renseignement de l'OFAST, en Espagne.
<b>USMP</b>	Unité sanitaire en milieu pénitentiaire.
<b>Zetla</b>	résine de cannabis, shit.
<b>Zonzon</b>	zonze, taule, prison.

## DU MÊME AUTEUR

*Aux Éditions Gallimard*

LYKAIA, 2018.

*Dans la collection Série Noire*

RÉTIAIRE(S), 2023 (Folio Policier n° 1000).

PUKHTU. SECUNDO, 2016 (Folio Policier n° 837).

PUKHTU. PRIMO, 2015, prix Libr'à nous 2016, prix Mystère de la critique 2016 (Folio Policier n° 836).

LE SERPENT AUX MILLE COUPURES, 2009 (Folio Policier n° 646).

CITOYENS CLANDESTINS, 2007, Grand Prix de littérature policière 2007 (Folio Policier n° 539).

*Avec Dominique Manotti*

L'HONORABLE SOCIÉTÉ, 2011, Grand Prix de littérature policière 2011 (Folio Policier n° 688).

*Dans la collection Folio Policier*

LE CYCLE CLANDESTIN, II : Pukhtu. Primo – Pukhtu.Secundo, 2018, n° 867.

LE CYCLE CLANDESTIN, I : Citoyens clandestins – Le serpent aux mille coupures, 2016, n° 815.

LA LIGNE DE SANG, 2010, n° 453.

*Dans la collection de livres audio Écoutez lire*

RÉTIAIRE(S), lu par Victorien Robert, 2024.

CITOYENS CLANDESTINS, lu par Pierre Tissot, 2023.

*Aux Éditions Les Arènes BD*

LA LIGNE DE SANG, avec Stéphane Douay, 2019.

# TABLE DES MATIÈRES

*L'auteur*

*Information*

*Épigraphe*

*Prologue*

*Interlude*

*I*

*Chapitre 1*

*Couverture : graphisme Martin Corbasson/Direction artistique  
Gallimard, d'après photos © Ohmega1982, Devilkae/iStock.*

© *Éditions Gallimard, 2023.*

Éditions Gallimard  
5 rue Gaston-Gallimard  
75328 Paris

<http://www.gallimard.fr>

© *Éditions Gallimard, 2024.*



ROMAN NOIR    THRILLER    ENQUÊTE    ESPIONNAGE

« Une saga infernale qui carbonise les nuits du lecteur. »  
FRANÇOIS FORESTIER, *L'OBS*

## Rétiaire(s)

Une enquêtrice de l'Office anti-stupéfiants, l'élite de la lutte anti-drogue, qui a tout à prouver.

Un policier des Stups *borderline* qui n'a plus rien à perdre.

Un clan manouche qui lutte pour son honneur et sa survie.

Et une cargaison sud-américaine exceptionnelle, pour laquelle tous les coups sont permis...

## DOA

DOA est romancier et scénariste. Lecteur compulsif sur le tard, auteur pour le moment, il aime aussi le cinéma, la BD, David Bowie, la musique électronique, les Robustos et les Gran Panatelas. Lauréat du Grand Prix de littérature policière en 2007 pour *Citoyens clandestins* et en 2011 pour

*L'honorable société* (coécrit avec Dominique Manotti), et du prix Mystère de la critique en 2016 pour *Pukhtu : Primo*, il signe son grand retour avec *Rétiaire(s)*.

Cette édition électronique du livre  
*Rétiaire(s)* de DOA  
a été réalisée le 11 juin 2024  
par les Éditions Gallimard.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782073044426 - Numéro d'édition : 617966).  
Code produit : Q01740 - ISBN : 9782073044433.  
Numéro d'édition : 617967.

*Ce document numérique a été réalisé par [Aps-ie](#)*